

5 - PASSAGE DE LA PSYCHANALYSE À LA MYTHANALYSE.

La question est difficile. Il faut d'abord reconnaître que la psychanalyse appartient au genre littéraire, autant qu'au rationalisme critique. De nombreux psychanalystes l'ont admis et font référence au *récit* psychanalytique.

Et nous avons déjà fait la moitié du chemin, si l'on admet que la psychanalyse ne prétend pas être une science exacte. Son intérêt évident se confirme cependant à ses trouvailles incessantes, qu'il ne s'agit pas ici de récuser, malgré la crise de la psychanalyse dénoncée si souvent depuis Fromm, Szasz, Hillman ou Beaudrillard.

Le génie de Freud

Nous devons à la psychanalyse plus de démystifications que de soumissions (celles-ci sont plutôt à chercher du côté des institutions psychiatriques).

Freud est un incontournable. La clarté freudienne est parfois extrême, pour ne pas dire aveuglante. Et il faut la resituer à son époque, où elle apparut comme une bombe terroriste dans l'église intellectuelle.

Personne ne peut prétendre marcher inconsciemment sur les bords vertigineux de la rupture épistémologique que cet homme a ouverte. Mais le brouillard semble encore impénétrable, qui nous dissimule le Ça individuel et le relie à la béance inconsciente de la société. Sous l'angle psychanalytique élaboré par Freud, les représentations sociales de l'argent, de l'économie, de la technologie, de la politique, nous apparaissent comme les parties visibles d'immenses icebergs insondables.

La mythologie freudienne

La psychanalyse a indubitablement élargi le champ du rationalisme, en mettant en scène de nouveaux concepts opératoires, tels la libido, les principes de désir et de réalité, l'Inconscient, le Ça, le Surmoi, Oedipe, Narcisse et quelques autres dieux grecs de la mythologie de l'inconscient. Je m'amuserai à les appeler aussi des cow-boys du Far-West de l'Inconscient, une nouvelle frontière du savoir, à explorer et conquérir. Le freudisme apparaît avec le temps comme une tentative prométhéenne du positivisme et du matérialisme occidental pour explorer les continents inconnus de l'univers intérieur.

Le Drame psychanalytique

La psychanalyse freudienne est dramatique et conflictuelle. Elle met en scène le drame bourgeois de l'Individu, dont le XIXe siècle vient de découvrir l'existence

et l'exigence, sur un fond de champ de bataille entre Éros et Thanatos, entre des forces obscures et généralement maléfiqes. Elle raconte la guerre des sexes et des générations, elle accuse la famille bourgeoise. Si la sociologie est fille de la Révolution, on peut affirmer en suivant l'histoire de sa naissance, que la psychanalyse est née de l'hystérie, donc de l'hypnose, de l'asile psychiatrique, de l'écoute des malades mentaux, des psychotiques et des schizophrènes, donc sous le signe de désordres graves. Elle postule le refoulement; elle ne voit partout que malades, malheureux et frustrés (tout le genre féminin, qui n'a pas de pénis, par exemple!).

Un drame qui tourne à la tragédie

Née sous le signe du malheur, que fait résonner la culture juive viennoise, héritière des souffrances historiques du peuple juif, elle est aussi déchirante que la sociologie née du spectacle de l'injustice et de l'exploitation sociale. Elle a aussi mauvaise conscience.

La science occidentale demeure marquée par ces enfantements du rationalisme bourgeois dans les douleurs du prolétariat et des asiles de fous.

Mais reprenons le fil du drame. Acte 1, scène 1: la scène originelle, acte 2: le stade oral; acte 3: le stade anal; acte 4: le stade génital. Et plus j'y pense, pourtant, plus cela me paraît juste et pertinent. Je ne sais même plus comment on pourrait penser autrement. Comment faisait-on avant?

Le péché originel de l'Occident

Freud nous plonge dans la maladie, l'anomie, le péché, la névrose, la pathologie. La psychanalyse freudienne baigne dans les eaux sombres du péché originel et en réactualise douloureusement l'évidence dite *clinique*. Quelque chose comme le meurtre du père, qu'il nous faut tous commettre pour devenir adulte, mais nous sans avoir voulu coucher avec notre mère! Freud nous propose donc une explication de nos tourments calquée sur le mythe d'Oedipe. N'est-ce pas bien pire que d'avoir croqué cette fichue pomme? Dix degrés au-dessous, dans l'horreur et la morbidité! Tous, nous répétons, à en croire Freud, ce forfait oedipien, comme une affreuse malédiction qui pèse sur chaque enfant venant au monde. Nous sommes coupables à vie et il nous faudra porter ce fardeau inconscient, que nul baptême ne pourra effacer. Seul la cure psychanalytique, beaucoup plus difficile et coûteuse, que pourra nous administrer le psychanalyste/prêtre, pourra éventuellement nous délivrer de cette fatalité tragique qui fonde notre malheur sur terre.

La malédiction, fondatrice de la civilisation occidentale

On a même pu faire de ce meurtre rituel et de l'interdiction de l'inceste le mythe fondateur de toute civilisation.

Avec les religions occidentales, nous pouvons dire que nous sommes nés sous une constellation cruelle des pires malédictions, sous le signe du tragique, qui marque profondément notre civilisation. En effet la religion a inventé non seulement le baptême salvateur, mais aussi la rédemption, puisque Dieu le Père a ordonné à son Fils, qui est aussi lui-même - mais Dieu n'est pas supposé être masochiste, ni sadique - de se faire torturer et tuer pour nous sauver de ce cauchemar. La sociologie et la psychanalyse ne font guère mieux.

Bref, la pensée et l'histoire occidentales se sont constamment développées sous le signe du malheur, que ce soit la religion ou le rationalisme critique. Et cela mérite notre attention.

Je voudrais croire qu'il existe quelque part sur terre ou sur une autre planète une société qui se serait fondée sur des mythes de bonheur, plutôt que de malheur, comme la nôtre.

Une lumière trouble et misérable

Névrose et péché, cette négativité originelle généralisée, dévoratrice, constitue le plus étrange fantasme universel qui se puisse imaginer. Et j'ai peur, malgré toutes les tentatives utopistes connues, que nous ne soyons pas prêts de nous en libérer, même si nous rêvons de nous réconcilier avec nous-mêmes et avec la vie. Tous coupables avant même de naître: qu'avons-nous donc fait, quand nous n'existions pas encore? Ou faut-il croire à la malédiction? Étrange fable! Et pourquoi l'avons-nous inventée et toujours réactivée dans la succession des étapes de la pensée humaine, depuis la magie et la religion jusqu'au rationalisme critique? Elle projette une lumière trouble et misérable sur la plupart de nos actes individuels et collectifs.

Saurons-nous un jour penser que la mort n'est pas le signe funeste sous lequel s'annonce toute vie, mais la condition positive et nécessaire de la vie que nous désirons?

Saurons-nous un jour inventer un nouveau mythe fondateur qui annonce et légitime le bonheur sur terre - dans notre actuelle *vallée de misères* et pas seulement dans un paradis hypothétique de l'au-delà? Est-ce là le secret du succès de la religion marxiste, qui a pu annoncer aux déshérités de cette terre un avenir offrant à *chacun selon ses besoins*? Beaucoup de sectes y puisent aussi sans aucun doute leur pouvoir de fascination.

La science rédemptrice

Si le rationalisme est né dans le malheur, certains objecteront que la science qui en découle nous apparaît souvent comme la voie rédemptrice de la connaissance, du progrès, du mieux-être. Et il est clair que l'Occident y investit ses rêves de pouvoir, de santé, de liberté, de réalisation, voire de bonheur et de solution de tous les problèmes. De là à l'Eglise de scientologie, il n'y a qu'un pas. Et nous n'esquiverons pas la question.

La douleur de l'inconscient

Mais revenons à la naissance douloureuse de la psychanalyse. Il est surprenant que Freud, dont plusieurs ont dénoncé l'obsession sexuelle qui lui aurait tenu lieu de principe explicatif de toutes choses, semble ignorer tout du plaisir érotique et de sa qualité vitale et réconciliatrice (dont Reich a su au contraire s'inspirer). Freud limite le plaisir à l'apaisement d'une pulsion et d'une tension douloureuse. Est-ce pour cela qu'il couchait aussi avec sa bonne? Espérons qu'il savait démentir dans les caresses le négativisme d'une telle théorie. Si non, nous voudrions recommander un complément de cure psychanalytique au Professeur. Il faut reconnaître que le Christ et le pape qui parle en son nom ne l'évoquent pas non plus d'une façon plus positive, contrairement à beaucoup d'autres sociétés dites *primitives*, que nous décrivent les ethnologues.

Un Père fondateur

La psychanalyse freudienne est dominée par la doctrine judéo-chrétienne du péché originel et par une conception négative du plaisir. Malgré toutes les nuances ou les correctifs réactionnels qu'ont pu proposer depuis Freud tant de psychanalystes, la figure freudienne demeure dominante. Et nous touchons là d'ailleurs un aspect important de la force de légitimité que prend tout discours fondateur dans notre civilisation. Le père fondateur d'une école de pensée dominante, qu'il s'agisse de Marx ou de Freud, bénéficie d'une force de vérité sur tous ses épigones, même contre l'évidence, parce que notre reconnaissance de la *vérité* est basée sur un mécanisme mythique de respect de la force de pensée, du génie d'un *père fondateur*, qui impose une autorité, plus que sur l'analyse.

Le tabou du sexe maternel

Quant à la guerre des sexes et au fantasme de la femme castrée dans la théorie freudienne, Sarah Kofman en a mené une analyse clairvoyante (*L'énigme de la*

femme,1980). J'ajouterai seulement que le même jeu de fascination coupable et d'interdit de Freud vis-à-vis du sexe maternel, a quelque rapport avec le jeu de cache-cache du refoulement et de l'inconscient. Cette négativité semble liée à l'interdit de l'inceste, qui *dévoilerait* ce sexe maternel que le fils n'a pas le droit de voir. L'interdit du regard incestueux culpabilise le voyeur psychanalytique et met d'emblée le freudisme sous le signe de la mauvaise conscience. Deleuze et Guattari l'ont dénoncé dans *L'Anti-Oedipe*. À ses yeux de fils, l'interdit du sexe est transposé en figure de l'absence de sexe (entendons le pénis) chez la mère identifiée aux femmes. Autrement dit, à la lettre, selon Freud, la femme exprime le désir d'un sexe qu'elle n'a pas.

Freud s'emploie de toute son énergie à dévoiler et pénétrer cet obscur inconscient dans les replis du corps qui le dissimulent.

L'Église psychanalytique

Freud Père fondateur? Grand chef religieux et prêtre de la cure psychanalytique, proche de la confession? Sans doute. Ne s'est-il pas employé à organiser le dogme, à excommunier les hérétiques, à développer de savantes stratégies internationales pour mieux établir son pouvoir, diffuser *La vérité*, la contrôler? Sa volonté même d'universalisme théorique est significative. Et nous pourrions citer de nombreuses déclarations révélatrices, telles: *L'expression "travail pastoral séculier" pourrait bien être la meilleure formule pour décrire la fonction de l'analyste...*

La volonté de remplacer la religion par la sociologie, que nous avons soulignée chez Auguste Comte, Saint-Simon, Durkheim, comme un trait caractéristique du XIXe siècle, se retrouve également chez Freud et a fortiori dans le spiritualisme psychanalytique de Jung, qui écrivait à Freud en 1910: *Il n'y a que la religion pour remplacer la religion.*

Les congrès de psychanalyse me font souvent penser à des conclaves de sectes, où les noms de Freud ou de Jung sont vénérés comme ceux des pères de l'Église. Les débats sont scolastiques, chacun prétend interpréter mieux que les autres les Écritures psychanalytiques. Le climat est à l'orthodoxie ou à l'hérésie.

Et les sectes

Cette situation d'intolérance, ces luttes de chapelles, pour ne pas dire de sectes psychanalytiques, constituent un étrange aboutissement pour une telle entreprise

d'élucidation, de libération de l'individu, vis-à-vis des forces obscures du refoulé, vis-à-vis de son moyen-âge inconscient. Il ne serait pas irréaliste d'y voir la marque d'un certain obscurantisme qui accompagne paradoxalement la démarche psychanalytique. Le québécois Claude Major, directeur de l'*Institut psychanalytique* de Paris, directeur de recherche au *Collège international de philosophie* et très officiel coordonnateur des *États généraux de la psychanalyse* de l'an 2000, le reconnaît clairement: *La référence aux États généraux signale que nous cherchons en quelque sorte à défaire le royaume des privilèges pour y substituer la république des talents... Il reste des relents de féodalité dans notre discipline. Des servants se regroupent autour de chefs et écrasent la dissidence ou la critique.* L'atmosphère des conclaves de psychanalyse est souvent insupportable et je m'étonne qu'on ne doive pas tremper sa main dans le bénitier avant d'entrer ou réciter une formule secrète à celui qui contrôle l'identité des participants. Étonnant rationalisme critique!

La confession

Quant à la psychothérapie elle-même, elle est trop souvent une longue et douloureuse initiation, où le rituel joue un rôle déterminant. Le cabinet de consultation doit être organisé pour dissimuler celui qui sort aux yeux de celui qui entre. Le psychanalyste se place en retrait pour ne pas être vu, comme un confesseur. Le patient doit s'efforcer de dire tout ce qu'on ne dit normalement pas en public. Au bout de quelques années, après le long sacrifice expiatoire qui consiste à donner en pénitence son argent à chaque séance, (c'est plus difficile, quelquefois que de réciter deux *pater* et trois *credo*), le psychanalyste/prêtre vous fera savoir peut-être que vous présentez les signes d'un net avancement sur la voie de la rédemption (la guérison) et vous pourrez même éventuellement prétendre à votre tour exercer la cure pour les autres. Il y a de l'onctuosité de jésuite chez beaucoup de ces psychanalystes de salon.

Les saintes Écritures

Cette initiation/confession comporte des risques, comme toute initiation. Elle suscite des résistances qu'il faudra vaincre, des moments douloureux de déstabilisation des résistances, quand on touche aux vrais problèmes. Et si vous êtes un cas intéressant, le psychanalyste fera peut-être une communication dans un séminaire, où il racontera tous les détails de votre vie intime: vous serez *l'homme aux loups*, ou *l'homme aux rats*, ou *le petit Henri*, pour citer quelques publications de Freud. Peut-être une *Épître* de plus dans les *Écritures*.

La religion psychanalytique

Cette *cure des âmes*, selon l'expression, par prise de conscience régénératrice et libératrice, aide, comme la religion, bien des gens à vivre. Il y a même des miracles. Et je ne voudrais pas en écrire seulement la satire, sans reconnaître aussi la part d'aide humaine et l'importance des découvertes psychanalytiques que nous lui devons. J'ai voulu seulement rappeler la religiosité inhérente à la psychanalyse, à son organisation, à sa méthode. On peut réécrire *L'Avenir d'une illusion* de Freud en remplaçant les mots religion et Dieu par psychanalyse et Freud. L'effet est saisissant.

De la cure des âmes à l'analyse de l'inconscient social

Le plus grand obstacle évident de toute extension de la psychanalyse à une analyse de la société ne repose pas tant sur ces travers significatifs, ou sur le rôle de substitut à la religion que constitue souvent la pratique psychanalytique. Il tient à la dimension biographique et individuelle sur laquelle se base son investigation, alors qu'une analyse de *l'inconscient social* ne peut se faire qu'à partir de la dimension collective. On sait bien qu'une société est plus que l'addition de ses membres et qu'il s'y développe des processus de socialisation idéologique ou imaginaire, dont la source se situe dans la contrainte ou le désir de la vie collective, et non pas dans la somme des consciences individuelles, qu'elles contribuent d'ailleurs à déterminer, le plus souvent à leur insu. Personne ne songerait à déduire à partir du comportement d'une fourmi ou d'une abeille les modes d'organisation et la *Weltanschauung* d'une fourmilière ou d'une ruche. L'impossibilité pour la psychanalyse d'être simplement *élargie* à l'analyse sociale, tient au fait qu'elle s'est complètement constituée à partir d'analyses individuelles. Une psychanalyse sociale, ou mythanalyse doit se fonder d'emblée dans l'analyse collective. Elle s'oriente nécessairement vers le *phénomène social global*, selon l'expression spécifique à la sociologie, donc vers une autre logique, une autre rationalité que celle de l'addition.

L'objet de la mythanalyse, c'est la société

Personne ne peut prétendre fonder la sociologie sur la psychologie, même si ces deux discours ont des rapports évidents et importants entre eux. De même, on ne fondera pas la mythanalyse sur la psychanalyse, même si les mythes collectifs ont un pouvoir déterminant sur les inconscients individuels, au point qu'il serait plus légitime et plus facile sans doute de passer de la mythanalyse à la psychanalyse.

Mais ce n'est pas dans cet ordre que l'histoire des idées s'est constituée, même si Freud a de nombreuses reprises a mêlé les deux approches.

De Freud à Jung

Jung a choisi, à l'inverse de Freud, de fonder la psychanalyse sur la découverte des archétypes, qui sont selon lui des figures de l'inconscient collectif, qu'il a cru pouvoir repérer dans les inconscients individuels, mais aussi dans les mythologies, qui sont en effet des récits collectifs et dans la littérature. La psychanalyse de Jung pose cependant d'autres problèmes, qui relèvent eux-mêmes de la mythanalyse.

Si la psychanalyse s'est fondée sur l'analyse biographique, comment pourrions nous recourir aux mêmes concepts opératoires - ou *acteurs du rationalisme* -, en mythanalyse? La société a-t-elle une enfance, un âge adulte, une vieillesse? Peut-être, mais de quel sexe est-elle? La légende naïve des *Âges de l'Humanité*, qui compare les sociétés dites *primitives* à des sociétés encore dans leur *enfance*, est une figure de style inopérante et idéologiquement suspecte, qui a fondé l'idéologie coloniale! Et comment parler du complexe oedipien d'une société, de son père et de sa mère? A moins de rappeler l'interprétation annale de l'argent par Freud et de comparer le capitalisme au stade annal d'une société. Alors attendons le stade génital de la société: ça pourrait être très étonnant! Bref on va de non-sens en non-sens. C'est tout le scénario freudien qui est inapplicable à la société.

Une psychanalyse de la société est-elle possible?

En dépit de toutes ces difficultés, écrit Freud dans Malaise dans la civilisation, on peut s'attendre à ce qu'un jour quelqu'un s'enhardisse à entreprendre dans ce sens la pathologie des sociétés civilisées. Outre mon incertitude sur ce que seraient des sociétés non civilisées, je ne vois pas pourquoi l'élargissement de la psychanalyse à l'étude des sociétés devrait se centrer sur la *pathologie* sociale, plutôt que sur la société. Les tentatives de Freud pour raisonner sur un *Ça* social, un *Sur-moi* social (le *Sur-moi* d'une époque culturelle donnée a une origine semblable à celle du *Sur-moi de l'individu*, postule Freud), se compliquent encore, lorsque, croyant se faciliter la tâche, il étudie de préférence les sociétés anciennes, supposées plus simples et dont l'analyse permettrait d'aborder progressivement l'étude des sociétés actuelles, dites complexes. Car, travaillant de seconde main sur des interprétations ethnocentriques, il en est réduit à fantasmer sur des récits. On ne peut oublier l'interprétation d'époque, promue au rang de théorie par Levi-Bruhl, qui assimilait le *primitif*, l'*enfant* et le *névrosé*.

Les intuitions de Wilhelm Reich

Pour les matérialistes, comme le rappelle Wilhelm Reich, ce sont l'Histoire et sa Dialectique qui engendrent les sociétés, et non leur inconscient: *Dès qu'on abandonne le terrain propre de la psychanalyse, dès qu'on tente notamment d'appliquer cette dernière aux faits sociaux, on en fait immédiatement une "Weltanschauung", une image du monde... N'étant pas un système philosophique, n'étant pas capable davantage d'en engendrer un, la psychanalyse ne saurait ni remplacer, ni compléter la conception matérialiste de l'histoire.* Répondons à notre tour à Reich que toute connaissance factuelle, dite clinique, de la société, et le matérialisme lui-même sont aussi bien des *Weltanschauung*. Toute conception de l'homme, de la psyché, comme de la société, toute méthodologie analytique ou matérialiste et le système de concepts théoriques qu'elle emploie, sont elles-mêmes des *Weltanschauung* et cela seulement.

La société ne se prête guère à la pratique clinique qui fonderait une socioanalyse. Elle n'est pas disponible pour des demi-heures hebdomadaires et payantes. Le critère de guérison ne lui convient guère, ni l'indispensable transfert par lequel passe l'analyse freudienne. En revanche, on peut très bien cultiver une sorte d'écoute, d'attention psychanalytique aux discours sociaux, que revendique Georges Devereux, le fondateur de l'ethno-psychiatrie, dont je ne partage pas pour autant la croyance à un universalisme du psychisme.

Jung et l'inconscient collectif

Continuons ce tour de table. Jung se place d'emblée dans la dimension collective avec la théorie des *archétypes*. Mais comment définit-il *l'inconscient collectif*? En apparence, ce concept pourrait nous rendre de grands services, mais à quel étrange fantasme renvoie-t-il? A quel archétype? Air? Lumière? Idéalisme et essentialisme platonicien?

Tous ces archétypes qui flottent comme une imagerie d'Épinal entre l'histoire érudite des religions et l'air du temps, deviennent sous la plume de Jung autant d'acteurs vedettes, dont les actions expliquent le monde. La scène jungienne est un décalque de la mythologie grecque, et l'inconscient collectif son Mont Olympe. Les philosophes diraient que ces archétypes sont *hypostasiés*, comme si on donnait une réalité factuelle et un pouvoir actif à des idées: le Beau crée la beauté, le Mal engendre le mal, etc. L'explication est un peu courte. Autant rire avec Molière de la *vertu dormitive* du Sommeil, qui fait dormir.

Le mythe de la profondeur de l'âme

Quelle naïveté que de croire déceler des quintessences au plus profond de la Psyché: *Plus les couches sont profondes et obscures, plus elles perdent leur originalité individuelle... plus elles se rapprochent de systèmes fonctionnels autonomes, plus elles deviennent collectives et finissent par s'universaliser...* (Introduction à l'essence de la mythologie). Quelle curieuse géométrie en trois dimensions de l'inconscient!

Elle est bien pratique, cette structure autonome et donc universelle, pour le psychanalyste. Et cet universalisme est d'une extrême naïveté, comme nous l'avons compris depuis l'essor du colonialisme. Les idées, les essences, les images, les archétypes sont liés à l'évolution sociale et historique, réactivés et modifiés par l'imprégnation culturelle, ils *naissent* et *meurent* aussi avec les sociétés.

La constellation mythique des archétypes

Il vaut mieux faire l'économie de ce concept d'inconscient collectif et de ces archétypes, qui n'expliquent rien et qui sont eux-mêmes trop difficiles à expliquer, ambigus, in opératoires dans la théorie comme dans la pratique thérapeutique. Au mieux symbolisent-ils, condensent-ils à un moment donné, dans une société donnée, en fonction de son histoire, de sa culture et des problématiques du moment, des représentations référentielles qui condensent le sens commun. Leur raison d'être là, sur la scène jungienne, me semble être de permettre à Jung de préserver son exigence de spiritualité dans la psychanalyse, face au matérialisme freudien, un peu sinistre. Et de garantir, malgré les *métamorphoses de l'âme*, un universalisme de rigueur dans l'idéologie occidentale de l'époque.

Au plus profond d'elle-même, dit Jung, *la psyché n'est plus qu'univers*. On pourra se demander ce que c'est que cette *profondeur*, et au nom de quelle épistémologie ou de quel archétype, on peut assimiler *profondeur* et *universalisme*.

En revanche, l'idée que la psyché soit *isomorphe* à l'univers est une jolie idée poétique. Et c'est peut-être l'émotion poétique qu'elle éveille, qui lui donne son illusion de vérité et sa force explicative.

Ne dit-on pas qu'une idée est *profondément* juste, comme pour nous brancher sur une cosmogonie. On dit aussi cependant qu'une affirmation est profondément fausse.

La métaphore du cristal

Jung fait appel à la métaphore du cristal de glace, pour expliquer le fonctionnement de cet inconscient collectif, engendrant des archétypes. On pourrait dire, selon lui, que l'inconscient est une structure minimale et universelle, comme le schéma de la cristallisation de l'eau, quand elle gèle. Invisible dans l'eau, elle est pourtant bien là, et elle serait susceptible - là, c'est plus difficile à suivre -, de se former semblablement dans diverses cultures, et d'y accueillir des variations archétypales de détail - car ce sont bien toujours les mêmes archétypes plus ou moins éternels et universels qui entrent en scène. Il faut croire que la profondeur de la pensée engendre aussi parfois un peu d'obscurité... même dans l'éclat de lumière du cristal.

Domage, car le projet théorique de Jung, s'il était crédible, aurait rempli pleinement l'enjeu que je fixe à la mythanalyse: repérer *les modes de représentation poétique, dans lesquels se fondent illusoirement les rationalisations de nos représentations et de nos actes, que nous croyons objectives.*

Le spiritualisme jungien

C'est donc à grand regret, que nous récusons la théorie jungienne. Et pour nous convaincre davantage que nous n'avons pas d'autre choix, citons quelques définitions essentielles de Jung, empruntées à des textes de sa "maturité" (*Ma vie*, écrit en 1957, quatre ans avant sa mort).

Les archétypes, qui préexistent à la conscience et qui la conditionnent, apparaissent alors dans le rôle qu'ils jouent en réalité: celui de formes structurales a priori du fondement instinctif de la conscience. Ils ne constituent nullement un en-soi des choses, mais bien plus les formes sous lesquelles elles sont perçues, considérées et comprises (...) J'ai établi le postulat que le phénomène des configurations archétypiques - événements psychiques par excellence - repose sur l'existence d'une base "psychoïde", c'est-à-dire qui ne serait donc que conditionnellement psychique, et qui relèverait d'autres formes de l'être. Faute d'éléments empiriques, je n'ai ni connaissance ni intelligence de telles formes d'existence, que l'on désigne couramment du terme de "spirituel". Du point de vue de la science, ce que je peux croire à ce sujet est sans importance. Je dois reconnaître mon ignorance. Mais dans la mesure où les archétypes se révèlent être efficaces, ils sont pour moi effectifs, bien que je ne sache point en quoi consiste leur nature réelle.

Un idéalisme formaliste

Et dans le glossaire du même livre, à l'article "archétypes", cette citation empruntée aux *Racines de la conscience* précise encore plus clairement sa croyance: *Les archétypes n'ont pas de contenu déterminé; ils ne sont déterminés que dans leur forme et encore à un degré très limité. Une image primordiale n'a un contenu déterminé qu'à partir du moment où elle est devenue consciente et est, par conséquent, empli du matériel de l'expérience consciente. On pourrait peut-être comparer sa forme au système axial d'un cristal qui préforme, en quelque sorte, la structure cristalline dans l'eau mère, bien que n'ayant par lui-même aucune existence matérielle. (...) L'archétype en lui-même est vide; il est un élément purement formel, rien d'autre qu'une facultas praeformandi (une possibilité de préformation), forme de représentation donnée a priori. Les représentations elles-mêmes ne sont pas héritées: seules leurs formes le sont.*

Ces quelques lignes remarquables sont les plus explicites, à ma connaissance, et les plus prudentes, que Jung ait écrites sur le sujet, après avoir usé des archétypes dans ses livres précédents de façon beaucoup plus simpliste et naïve. Les rappeler, c'est repousser nombre d'interprétations caricaturales et malhonnêtes des adversaires de Jung, encore que dans la pratique, il ait manié les archétypes comme des acteurs très concrets de l'analyse, ce qui a favorisé les attaques dont il est l'objet.

Mais ce formalisme lui-même, devenu si prudent avec les années, ne décrit plus rien d'autre que lui-même et demeure aussi idéaliste qu'inopérant. Il résulte de cette prudence, de cette idéologie formaliste, que Jung sauve l'universalisme de sa théorie, mais la vide de tout contenu. Devrions-nous préférer plus de relativisme et moins de prudence?

Ce concept structurel d'inconscient collectif est si ténu, qu'il semble inutilisable; il est d'ailleurs ineffable, puisque toujours imagé avec des contenus. La constellation de concepts mis en scène: *formes, a priori, héritage, universel* renvoient à ce spiritualisme diffus auquel Jung déclare sa croyance, alors qu'il reconnaît n'avoir aucune connaissance empirique de ces archétypes.

Nous sommes là au point limite de la conscience que Jung a lui-même, à la fin de sa vie, des ambiguïtés, de la confusion, de la difficulté opératoire de ses concepts, tant dans la théorie que dans la pratique. L'analogie avec la cristallisation de l'eau, digne d'un bon montagnard suisse, est étrangère au phénomène social. Et je ne crois pas non plus que les physiciens ou les chimistes recourent au concept d'*héritage* pour désigner la reproduction du phénomène. En revanche, la comparaison du fondement de la connaissance avec *l'eau mère*, l'évocation de la dureté du cristal et l'interdiction d'aller plus loin dans le dévoilement de la connaissance pourraient intéresser le psychanalyste lui-même, car elle évoque l'analogie sexuelle de la connaissance. Et la *vertu* scientifique du recours au latin, langue de l'autorité, n'y changera rien.

Il n'y a pas plus d'*archétypes* dans le ciel ou ici-bas (au mieux, des images référentielles fréquentes, soyons simples...) que de *systèmes fonctionnels autonomes*, sauf sur la scène imaginaire de la théorie jungienne, qui rêve d'un ordre transcendantal, réconciliant notre monde matériel avec un désir de spiritualité.

Quand Lacan est là

Quittant les montagnes et les lacs suisses, me revoilà à Paris, frappant à la porte de Jacques Lacan.

Le Maître est au meilleur de sa forme, mais ô combien difficile à comprendre. Il n'est pas modeste, mais m'y incite par d'inénarrables jeux de mots qu'il m'invite à déchiffrer.

L'importance de Lacan réside surtout dans son postulat: c'est dans le langage social, qu'il faut chercher l'inconscient, plutôt que dans les profondeurs du ça. C'est un penseur de la surface, un *surfer* plutôt qu'un plongeur en eau profonde.

Entrée en scène de *l'Autre*

Le langage social, c'est selon Lacan le langage de *l'Autre*, où le discours de l'ordre symbolique renvoie d'emblée à la dimension collective. Sans se passionner pour la linguistique, on peut suivre Lacan dans son hypothèse que *l'inconscient a la structure radicale du langage*. L'hypothèse est intéressante, car elle permet de passer du stade chosiste de Freud, héritier du XIXe siècle, décrivant les mécanismes de l'inconscient comme une pompe à vapeur qui refoule, monte la pression, émeut le poids de la mémoire, actionne le piston sexuel ou détourne et sublime l'excès de vapeur vers la soupape culturelle, à une version actualisée de la psychanalyse, proche de la linguistique, de la systémique ou de l'informatique, où le psychisme n'est plus une machine à levier, mais une boîte noire.

C'est le désir d'être reconnu par *l'Autre*, qui soumet l'individu à la détermination radicale du langage de *l'Autre*, *préexistant, avec sa structure, à l'entrée qu'y fait chaque sujet*.

Le miroir lacanien

Préférant le mythe de la *surface* au mythe de la *profondeur*, Lacan opte aussi pour le *stade du miroir*, plutôt que pour la *cave freudienne*.

Il faut considérer toute l'extension que Lacan donne au langage social: l'inscription sur le corps, dans les monuments, dans la structure de la mémoire,

dans les traditions aussi, voire les légendes qui sous une forme héroïsée véhiculent son histoire, sans négliger les lapsus et distorsions de la structure, dont il se joue à plaisir.

Cette inscription de l'inconscient dans le langage social signifie aussi l'influence de celui-ci sur la personnalité. Cette vision est beaucoup plus opératoire, parce que relativiste et plus modeste, que la théorie de l'inconscient collectif situé ailleurs et dont nous héritons. Car c'est simplement du langage social et de sa structure, que nous héritons. Et la réalité sociale de la matrice linguistique est plus évidente que le sexe des anges de l'ineffable mythologie jungienne.

La théorie lacanienne constitue donc une source de réflexion beaucoup plus intéressante pour la mythanalyse que la machinerie freudienne ou l'évanescence spiritualiste formaliste de Jung.

La socio-psychanalyse de Gérard Mendel

Notre devoir d'inventaire n'est cependant pas terminé. Il nous faut rendre visite aussi à Gérard Mendel, fondateur de la *Socio-psychanalyse*, dont on pourrait penser, par le titre qu'il annonce, qu'il nous dispenserait d'écrire ce livre.

La socio-génèse de l'inconscient

Mendel reprend le concept jungien des *imagos* paternelles et maternelles, mais sans spéculations spiritualistes. La *transmission socioculturelle de l'acquis inconscient* et la *sociogénèse de l'inconscient* lui permettent partiellement de faire l'économie des notions obscures d'héritage inné et d'a priori où s'envolait la théorie jungienne. Gérard Mendel propose d'ailleurs une conception des *imagos* intéressante: *On aura sans doute remarqué la place centrale que nous attribuons aux imagos dans l'organisation de la psyché (...) L'imgo, c'est très précisément cet autre - l'objet du désir - intériorisé et devenu inconscient ... (La révolte contre le père)*. Liant inconscient et histoire, technologie et pouvoir social, il affirme *qu'il se forme dans chaque pays et à chaque époque une âme collective*, que la socio-psychanalyse vise donc à repérer et à déchiffrer.

Là où le bât blesse, c'est dans le récit historique. Mendel nous propose des spéculations amusantes, mais complètement hasardeuses sur les étapes supposées de l'inconscient de l'humanité. S'opposant à l'idée freudienne d'un père *fort* au commencement de l'humanité, *dont le meurtre réel par le fils fut à l'origine de l'intériorisation de l'image paternelle...*, Mendel rectifie tout aussi curieusement comme suit: *A notre sens, ce type de relation ne fut vraiment et complètement possible qu'à la fin du Paléolithique, sinon on reste incapable de comprendre l'énorme délai de temps durant lequel l'humanité resta fixée à l'âge de la pierre*

taillée. Bravo! Bravo pour tant de perspicacité, et comme je n'y étais pas, je ne peux nier.

Les origines infantiles de l'humanité

Mais apparemment Mendel était dans les premières loges pour y assister: *L'humanité ne sortit de cet état infantile de dépendance psycho-affective totale que lorsque les fils, équilibrant les imagos maternelles par des imagos paternelles néo-formées, craignant moins dès lors de modifier l'ordre des choses, utilisèrent davantage leur force pour alléger efficacement, rationnellement et, disons-le, scientifiquement la pression sur eux de l'environnement naturel, dont, toujours davantage, ils se sentaient étrangers*. Mendel se révèle donc excellent psychologue de l'âme de ces peuples du Néolithique... Dans la théorie-fiction, je crois qu'on ne peut faire mieux! Malheureusement, en jouant avec nos hochets psychanalytiques actuels pour spéculer sur l'évolution des *imagos* paternelles et maternelles avant et après la fin du Paléolithique, après avoir reconstitué l'archéologie de la psyché avec un tel sérieux académique, il oublie de rire de lui-même...

Il peut écrire avec la même autorité: *Il y a moins de 10 000 ans, l'achèvement de l'intériorisation de l'image paternelle a, pour nous, rendu possible cette révolution du Néolithique que fut l'apparition de l'agriculture, de l'élevage, de la navigation, du tissage, de la céramique, du traînage, etc*. Bravo, encore une fois pour tant d'intelligence ingénue! Et moi, je me demande plutôt, si ce n'est pas l'extériorisation de la barbe à l'époque de Marx et de Freud, qui a davantage renforcé l'*imago* (en latin, bien sûr) paternelle dans le processus d'humanisation, par réaction à l'intériorisation des grand'mères de l'époque quaternaire.

Et je ne veux pas rire non plus des élucubrations de Freud ou de Mendel pour comparer la phylogenèse de l'humanité et l'ontogenèse individuelle, parce que même en ayant eu la chance de ne pas y être, je ne peux l'affirmer...

Ça s'est beaucoup fait, au temps de l'évolutionnisme, il est vrai, mais de là à reconstituer l'histoire de l'âme humaine au temps des batraciens, il n'y a qu'un saut (un sot pour le dire). Ce que hasarde Mendel sur les états d'âme des hommes *d'il y a moins d'une dizaine de millénaires*, nous parle certainement plus de la vie parisienne des années 70, que de l'inconscient des hommes préhistoriques! Cela nous parle de la structure dominante des relations conjugales et filiales en France à l'époque de Mendel, à coup sûr, et des fantasmes qui en résultaient, mais de cela seulement.

Fromm et l'École de Francfort

Oublions donc la Socio-psychanalyse ingénue de Mendel, pour aborder la psycho-sociologie analytique de Fromm, un psychanalyste issu de l'École de Francfort. Fromm est un penseur matérialiste, qui tente de rapprocher Freud et Marx, les deux pères fondateurs qu'il admire et dont il reconnaît l'autorité scientifique. Il fut l'un des principaux inspirateurs de l'*Institut psychanalytique* de Francfort, créé en 1929. Son raisonnement est simple: puisqu'ils ont raison tous deux et parlent de la même société, il suffit de croiser leurs théories pour constituer un nouveau champ de la connaissance tout aussi fondamental et perspicace. Il propose donc le concept de *structure libidinale*: *Toute société, tout comme elle a une structure sociale, politique et intellectuelle, a aussi une structure libidinale qui lui est tout à fait spécifique. La structure libidinale est le produit de l'action exercée par les conditions socio-économiques sur les tendances pulsionnelles...*

La structure libidinale d'une société est l'intermédiaire par lequel l'économie exerce son influence sur les phénomènes proprement humains, psychiques et intellectuels (CQFD).

La société douée d'une structure libidinale

Autrement dit, la structure libidinale est plutôt une superstructure, au sens marxiste. Le problème peut sembler correctement posé, encore que l'analyse reste à faire, au-delà de ce qui n'est que l'affirmation d'un postulat théorique orthodoxe. Ajoutons qu'il est difficile d'analyser l'interaction entre structure libidinale et économie, cette dernière pouvant dépendre de la structure libidinale, comme le croient les spécialistes contemporains du marketing, plutôt que l'inverse, comme l'affirmait Marx. La théorie de *l'échange symbolique*, par exemple, peut sembler plus pertinente que la mécanique marxiste à paliers d'infra et superstructures. Il ne suffit pas de dire que les idées ou les désirs sont *les choses matérielles transposées dans la tête des hommes*. Car le matérialisme n'exclut pas, bien au contraire, que des représentations symboliques et culturelles influent sur nos actes plus que les seuls intérêts et l'échange des *valeurs d'usage*. La règle d'or du matérialisme, qui est beaucoup plus large que le marxisme, c'est seulement d'affirmer que nous limitons nos explications à des causes d'ici-bas, sans recourir à des causes transcendantes.